

La Grande Veuve

de Jean-Claude HUMBERT

© Copyright

Œuvre déposée auprès de la *SSA, Société Suisse des Auteurs*, sous le N° CH 04492, en date du 9 juin 2015.

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

New York (Upper East Side), 11 décembre 1964. Salon avec canapé et table basse, style années 30. Un cadre avec la photo de Gustav Mahler sur un bureau. Un lustre, des lampes de chevet et sur pied, un meuble avec radio, pick-up et des disques 33 tours. Un piano droit, clavier tourné vers le fond de scène. Une bouteille de Bénédictine entamée et des pâtisseries sur la table. On entend à la radio l'air de Maria, extrait du film West Side Story. Alma, dos au public, habillée de noir et couverte de bijoux, regarde des affiches et des photographies sur le mur. Il y a aussi quelques tableaux, dont son portrait par Kokoschka et des reproductions, par terre ou accrochés au mur. Des livres un peu partout. Alma éteint la radio. Elle se retourne, un verre à la main.

ALMA. Non, je ne suis pas antisémite. Sinon, je n'aurais pas épousé deux Juifs. Et quand j'ai dit au premier, Gustav, Gustav Mahler, d'ailleurs converti au catholicisme pour pouvoir diriger l'opéra de Vienne, quand je lui ai dit, donc, à mon premier mari, que sa musique n'était que celle d'un sale petit Juif, c'est vrai que je n'aurais pas dû, je regrette, j'ai dit ça sous le coup de la colère, je ne le pensais pas réellement, j'aurais dit de la même façon à un autre que sa création n'était que celle d'un sale petit catho intégriste, d'un sale petit protestant sec et borné, d'un sale petit boche nazi, d'un sale petit aristo facho ou d'un pauvre petit connard d'Autrichien dégénéré, je ne le pensais pas, enfin je ne pense pas que je le pensais, c'est parti tout seul. Ce qui sort de la bouche ne peut plus se rattraper, alors qu'on peut toujours corriger une lettre avant de l'envoyer, bref, encore une fois je regrette, mais qu'on ne me bassine plus avec cette histoire, elle fait partie des innombrables choses qu'on a dites sur moi, que j'étais orgueilleuse, égoïste, profiteuse. Les gens racontent toutes sortes de bêtises, la preuve, on prétend même que je suis alcoolique, c'est vous dire si c'est n'importe quoi (*Elle se ressert à boire.*) A cette époque-là, j'étais soumise à la pression constante de la société bourgeoise, chrétienne et bien-pensante, les Juifs étaient les boucs émissaires rêvés, on n'avait pas encore inventé les homosexuels, comme ici, à New York, où la police les pourchasse. Ah ! Tiens, à propos (*Elle cherche un disque, le fait tourner sur le pick-up, lit ce qui est écrit sur la pochette.*) Benjamin Britten, *Nocturne pour ténor et petit orchestre, opus 60*. On aime ou on aime pas. Moi j'aime. En plus, il m'est dédié (*elle lit sur la pochette*) « dedicated to Alma Mahler ». Avec Peter Pears, son amant ténor et le London Symphony Orchestra (*lisant sur la pochette*) « conducted by Rudolf Schwarz ». Un homo et son amant dirigés par un Juif. Vous voyez que je n'ai rien contre.

C'était il y a cinq ou six ans. Oh ! (*mondaine et vaguement hypocrite*) des gens tout à fait charmants. Quel délicieux moment ! Je leur en suis infiniment reconnaissante.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que je n'ai pas aimé, mais alors pas du tout, qu'un juge viennois... vienne me reprocher, à moi, une Schindler (*prononcé à la française*), ja, geborene Schindler (*prononcé à l'allemande*), respectable famille autrichienne, d'avoir épousé deux Juifs. Je n'ai plus jamais mis les pieds en Autriche. Et je ne les y remettrai pas (*Un temps.*) Je n'aurais pas dû dire ça (*Un temps.*) Je crois que je suis un peu comme Marlene Dietrich avec sa valise à Berlin (*Elle tient une cigarette imaginaire à la main et chante en imitant la voix grave de Marlene Dietrich.*)

Ich hab noch einen Koffer in... (*Elle s'interrompt.*)

Pour elle c'était "Berlin" (*prononcé à l'allemande*) pour moi c'est «Wien» (*prononcé à l'allemande. Elle continue sa chanson, précédée d'une imaginaire bouffée de cigarette*)

deswegen muss ich da nächstens wieder hin...

(*elle répète en parlant*) ja, da nächstens wieder hin, il faut que j'y retourne, je crois que cela ne saurait tarder (*Un temps.*) Vienne, où j'ai laissé mes racines, ma joie et ma douleur, bref, une valise pleine de souvenirs, de nostalgie, *Sehnsucht* en allemand, un joli mot. En fait, je crois que je meurs d'envie d'y retourner (*Elle chante.*)

Wien, Wien, nur du allein
Sollst stets die Stadt meiner Träume sein !
Dort, wo die alten Häuser stehn,
Dort, wo die lieblichen Mädchen gehn !

La suite (Wien, Wien, nur du allein... etc.) est chantée par Elisabeth Schwarzkopf. Alma parle sur la musique en sourdine.

Ah ! La Schwarzkopf ! C'est quelque chose ! Quelle voix ! Sa carrière dans l'Allemagne hitlérienne et son engagement à l'Opéra de Vienne lui ont causé bien des soucis. Sans parler de sa carte du parti nazi. On n'arrête pas de le lui

reprocher. Qu’auraient fait ses détracteurs, s’ils avaient été à sa place, la place d’une cantatrice qui veut réussir sur scène, chanter à tout prix ? Elle s’est fait avoir, comme moi, dans la naïveté de sa jeunesse, incapable d’imaginer les atrocités qui allaient suivre dans l’horreur de cette dictature. On l’a entendue cet automne au Metropolitan Opera. À quarante-neuf ans, elle est restée la plus merveilleuse interprète de la *Maréchale* du *Chevalier à la rose*. *La Maréchale*, son rôle fétiche.

La musique est à nouveau forte et Alma en accompagne la fin en remuant les lèvres sur les paroles, tendant les bras vers la ville (Vienne) de ses rêves comme de ses cauchemars.

Wien, Wien, nur du allein
Sollst stets die Stadt meiner Traüme sein !
Dort, wo ich glücklich und selig bin,
Ist Wien, ist Wien, mein Wien !

Quand je dis je *meurs d’envie* de retourner à Vienne, la tournure est probablement bien choisie, ma dépouille – j’aurais préféré parler de mes *cendres*, mais ma religion me l’interdit – je veux que ma dépouille y soit déposée. Au cimetière de Grinzing, à côté de Maria, ma fille aînée qu’on appelait *Putzi*, et de Manon, la fille que j’ai eue avec mon deuxième mari, Walter Gropius enfin, c’est ce que dit l’état-civil (*On entend la fin du concerto pour violon et orchestre A la mémoire d’un ange, d’Alban Berg.*) Manon, Manon Gropius donc, qu’on appelait *Mutzi*, morte de la poliomyélite à dix-huit ans. Elle me disait : « Maman, laisse-moi mourir en paix. Jamais je ne retrouverai la santé, et tout ce que tu me dis, ce n’est que par pitié. Tu surmonteras ça, maman, comme tu l’as toujours fait ». Après le murmure de ces mots, Manon s’endormit pour toujours. Alban Berg lui a dédié ce concerto, *Concerto à la mémoire d’un ange* (*Elle écoute la fin du concerto.*) Sol-ré-la-mi, mi-la-ré-sol, ce sont les dernières notes, comme celles que jouait la petite fille qui s’exerçait au violon. Non, Berg n’était pas juif, il était catholique et s’est converti au protestantisme pour épouser Héléne. Ces hommes qui se convertissent par opportunisme... Même athée, j’en serais bien incapable. Il n’était pas non plus mon amant, même s’il m’avait dédié son opéra *Wozzeck*. Je l’aimais bien, c’est tout, comme sa

femme Hélène Nahowsky. (*Sur le ton de la confidence*) Hélène était officiellement la fille de Franz Nahowsky, mais en vérité elle était la fille naturelle de François-Joseph, oui, l'empereur François-Joseph (*Elle boit.*)

Je crois que la religion comptait beaucoup pour Gustav, alors que moi... Il invoquait le ciel, à croire qu'il était relié à Dieu par téléphone. Il disait que sa création musicale pourrait « tisser le vêtement vivant de Dieu ». Sa nature était juive, mais la religion chrétienne l'attirait au point que sa conversion n'a pas dû lui coûter beaucoup. Il en était déjà très proche. Il aimait l'odeur de l'encens, les chants grégoriens et ne pouvait jamais passer devant une église sans y entrer. La Vierge était pour lui l'idéal féminin. D'ailleurs sa mère s'appelait Marie. C'est aussi mon deuxième prénom. Pas sûr que tout ça soit bon pour le sexe entre époux. Non, sûrement pas bon. Bon, passons. Et cette situation bancale et schizophrène le déstabilisait. Il disait « Je suis trois fois apatride ! Comme natif de Bohême en Autriche, comme Autrichien en Allemagne, comme Juif dans le monde entier ».

Gustav était chef d'orchestre, ce qui en soi n'a rien d'exceptionnel, n'importe qui peut agiter une baguette, mais il était en outre directeur de l'Opéra et cela me fascinait davantage. Et même davantage que le fait qu'il fût un compositeur dont je n'aimais pas trop la musique. Non, pour moi, mon idole c'était Wagner (*Elle ouvre le cahier déposé sur la table.*) « J'aime quelqu'un si passionnément qu'il est possible que personne ne fût aimé avec une telle ferveur ». Voilà ce que j'écrivais sur mon journal intime (*Elle referme le cahier.*) Le jour où Alexandre von Zemlinsky, mon professeur, me joua la réduction pour piano de la mort d'Isolde (*on entend un extrait du Prélude et Mort d'Isolde, de Richard Wagner, Alma devient lyrique*), je me penchai sur le clavier, les jambes flageolantes, et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous nous sommes embrassés, sans aller au-delà. Du moins pas ce jour-là. Zemlinsky, dont Gustav disait que sa musique lui ressemblait, qu'elle n'avait pas de menton, était un gnome hideux, petit, édenté, mal lavé et sentant l'alcool. Mais en l'occurrence, Wagner camouflait le physique de cet authentique pianiste à l'intelligence redoutable. Notre histoire a inspiré à Zemlinski un opéra, *Der Zwerg*, le nain, d'après Oscar Wilde. C'était lui, le nain. Moi, j'étais l'infante d'Espagne à qui on présente cet être difforme qu'elle considère comme un jouet qui ne prend conscience de son état que le jour où il se voit dans un miroir. Il se tourne épouvanté vers l'infante,

lui avoue son amour et tombe raide mort devant le rejet méprisant de la belle. Donc, pour en revenir à la musique de Gustav, elle ne m'emballait pas trop. Sauf peut-être sa 1^{ère} Symphonie, la Titan, le deuxième mouvement (*On entend le début du deuxième mouvement de la 1^{ère} Symphonie « Titan », en ré majeur, de Gustav Mahler.*) Sans doute le plus populaire, mais ce n'est pas parce qu'une chose est populaire qu'elle est forcément mauvaise (*Elle boit.*)

J'ai eu de la chance avec les hommes. Je les ai choisis tous différents. Paul, Olbrich, Zemlinsky, Khnopff, les deux Gustav, Johannes, les deux Franz, Oskar, Walter et j'en passe. Quand je pense à ces pauvres femmes qui n'auront de toute leur vie qu'un seul mari, ou qui en changent pour retomber sur un du même acabit, ce doit être mortel. Pour moi, à quelques exceptions près, c'était chaque fois autre chose. Croqueuse d'hommes, a-t-on dit, oui et alors, d'un appétit insatiable, légendaire, pourquoi le nierais-je, je suis trop multiple pour pouvoir poser mon âme sur un seul cœur et mon rêve était de me faire violer, exactement, je rêvais de me faire violer, parce que dans la réalité ce n'était pas vraiment ça. Quoique. Avec Oskar c'était quand même chaud, trop chaud, sa folie amoureuse me faisait peur, il m'a aimée au point de m'envoyer plus de quatre cents lettres d'amour et de me remplacer par une poupée lorsque je le quittai, oui, une vraie poupée fabriquée de tissu et de laine de bois, qu'il appelait *la femme silencieuse*. Il la promenait en ville et dans son jardin au son d'un orchestre de chambre. Avec Kokoschka, c'était à la fois l'enfer et le paradis. J'avais fait sa connaissance en 1912, l'année du naufrage du *Titanic* et il m'a peinte dans la *Fiancée du vent* quelques mois avant l'assassinat de l'archiduc Ferdinand à Sarajevo en 1914. J'aurais dû me méfier.

...

...

...

Pour obtenir la fin du texte, veuillez vous adresser à l'auteur à son adresse courriel :

Jean-Claude.HUMBERT@wanadoo.fr